









VIE ET ŒUVRE

DE

BOOKER WASHINGTON

PAR H. JEAN-LOUIS JEUNE

PRIN : 0 FR. 25

EN VENTE CHEZ L'AUTEUR.

Chalet du Bon Prophète, Pointe-à-Pitre Guadeloupe



En cours de publication :

UN PÉDAGOGUE NÈGRE

VIE ET ŒUVRE DE BOOKER WASHINGTON

PRÉSIDENT DE L'INSTITUT NORMAL DE TUSKEGEE

PAR

H. JEAN-LOUIS Jeune

Rédacteur aux " *Annales Diplomatiques et Consulaires* "

UN VOLUME IN-18 JÉSUS . . . . .

PRIX : 3 fr. 50

Si l'intérêt vient du contraste, si la grandeur d'une œuvre se mesure aux efforts dépensés, aucune vie n'est aussi intéressante, aucune œuvre n'est plus grande que la Vie et l'Œuvre du pédagogue nègre, Booker Washington, né dans l'esclavage en 1858, aujourd'hui Président d'un Institut où il instruit douze cents élèves. Nous soumettons au lecteur une étude documentée sur le régénérateur de la race noire en Amérique.

Au moment où deux peuples civilisés s'égorgent en Extrême-Orient, il est juste et utile de montrer les efforts fructueux de l'apôtre nègre pour cimenter l'union des races par le dévouement et l'amour.

H. JEAN-LOUIS



## SOMMAIRE

Premier Chapitre	VIE DE BOOKER WASHINGTON
Deuxième —	LE PÉDAGOGUE I — LA MÉTHODE
— —	II — L'ŒUVRE
Troisième —	L'ORATEUR I — LES PRINCIPES
— —	II — DISCOURS
Quatrième —	L'ÉCRIVAIN I — UN LIVRE CLASSIQUE
— —	II — EXTRAITS
Cinquième —	LE PHILOSOPHE I — LA QUESTION NÈGRE EN AMÉRIQUE
— —	II — L'AVENIR DE LA RACE NOIRE

n° 64

UN PÉDAGOGUE NÈGRE

Vie et Œuvre

DE

BOOKER WASHINGTON

CHAPITRE PREMIER

Vie de Booker Washington

En 1895, après l'Exposition d'Atlanta, l'Amérique apprenait avec un certain étonnement que l'événement le plus important de la fête avait été le discours prononcé par Booker Washington, Président Nègre de l'Institut Normal de Tuskegee.

Un éditeur télégraphiait à New-York :

« Le Discours du Professeur Booker Washington est une plateforme sur laquelle les deux races blanche et noire peuvent se tenir pour se rendre la plus complète justice ».

La vie tout entière de Booker mérite le même éloge.

Mais lui seul pouvait rappeler dignement les grandes choses qu'il a faites pour l'éducation de son peuple et le développement d'une alliance franche et cordiale entre deux races jadis ennemies, qui seront bientôt sœurs dans le même labeur.

L'autobiographie — « Up from Slavery — Des Bas-fonds de l'Esclavage » — est le récit de la vie d'un esclave devenu grand homme.

Nous résumerons dans ce premier chapitre les principaux traits de cette vie héroïque.

Nous étudierons ensuite l'œuvre et la méthode du pédagogue, puis l'orateur et l'écrivain, enfin le philosophe social. De nombreux extraits d'une traduction inédite permettront de connaître le caractère résolu et l'indomptable volonté de cet esclave qui entreprit l'éducation d'un peuple.

Puissions-nous au contact de ce grand cœur nourrir quelque espoir d'assister un jour à l'union de toutes les races.

Né en Amérique, dans l'esclavage, vers 1858, Booker Taliafero Washington passa son enfance au milieu

des scènes les plus affreuses et les plus désolantes. Issu d'un blanc et d'une négresse, il ne connut ni les douceurs du foyer ni les leçons de l'éducation.

A peine put-il marcher, qu'il devint la chose d'un maître.

« On m'engageait, raconte-t-il dans le premier chapitre de sa biographie, à dire quelques mots des jeux et passe-temps auxquels je me livrais pendant mon enfance. Jusqu'au jour où cette question me fut posée, je n'en avais pas connu un seul qui fût donné au plaisir. Aussi haut que remontent mes souvenirs, je me rappelle que chaque jour de ma vie a été consacré à quelque besogne. Cependant il me semble que j'aurais été un homme plus utile si j'avais eu le temps de jouer. Durant l'esclavage, bien que je ne fusse pas assez grand pour rendre beaucoup de services, j'étais pourtant occupé le plus souvent à nettoyer les cours, à porter de l'eau aux travailleurs des champs, à aller au moulin où j'avais à faire moudre le blé une fois par semaine. Le moulin était à environ trois milles de la maison. J'avais une peur effroyable de cette corvée. Le lourd sac de blé était jeté en travers sur le dos du cheval et retombait de chaque

côté du bât. Mais presque toujours, dans ces chevauchées, le blé était tellement secoué que l'équilibre se rompait; voilà mon sac par terre, et moi fort souvent avec lui. Comme je n'étais pas assez fort pour le charger de nouveau, je devais attendre, parfois plusieurs heures, qu'un passant voulût bien m'aider à sortir d'embarras. Ces heures-là, je les passais ordinairement à crier. Après cette perte de temps, je ne pouvais atteindre le moulin qu'assez tard, et, avant de faire moudre mon blé pour m'en retourner à la maison, la nuit était déjà avancée. La route était solitaire et souvent traversait d'épaisses forêts. J'éprouvais alors une grande frayeur, car on disait le bois plein de soldats déserteurs; j'avais appris que la première chose qu'un déserteur faisait à un jeune nègre qu'il rencontrait seul, était de lui couper les oreilles. De plus, je savais quand je rentrais tard qu'une sévère réprimande ou une raclée m'attendaient.

« Je ne suivis absolument aucune classe pendant que j'étais esclave; je me rappelle pourtant, qu'à plusieurs reprises, j'ai été jusqu'à l'entrée d'une école avec une de mes jeunes maîtresses, pour lui porter ses livres. Le spectacle de plusieurs douzaines de

garçons et de fillettes, dans une salle s'appliquant à l'étude, fit une profonde impression sur moi et j'éprouvai le sentiment que pénétrer dans une école pour se livrer ainsi à l'étude devait être une chose comme une entrée au paradis. »

Nous étudions en ce moment un type. On pourrait croire que c'est une brillante exception qui ne fait que confirmer la règle, cette règle inflexible et dure d'après laquelle le Nègre serait non seulement ignorant, mais incapable de comprendre les bienfaits de l'instruction et de les rechercher.

Notre expérience personnelle qui s'appuie sur celle de notre père, né à la Guadeloupe en 1821, de parents esclaves, les aveux d'un grand nombre de créoles blancs de nos amis, les nombreux lauréats de race noire sortis des Facultés de Paris, et surtout les treize mille enfants Guadeloupéens, dont la plupart font cinq et même dix kilomètres chaque matin pour s'entasser par cinquantaine dans des classes trop étroites, me permettent de douter de certaines affirmations trop pessimistes.

Lorsque notre race sera étudiée par des savants compétents et surtout consciencieux, il pourra sor-

tir d'une enquête minutieuse ce résultat quelque peu extraordinaire, qu'elle est de toutes les races humaines la plus curieuse, la plus avide de connaissances, la plus simple d'esprit, enfin la mieux douée de la faculté d'assimilation.

Il suivra aussitôt cette question :

« Mais qu'a-t-elle fait ? »

J'y répondrai par cette autre :

« Qu'a-t-on fait pour elle ? »

Je suis persuadé que le plus grand pas serait fait vers l'Union Humaine le jour où l'on reconnaîtrait qu'aucune race ne peut se dire supérieure aux autres. Le flambeau de la civilisation, allumé en un groupe privilégié, grâce au climat tempéré et à d'autres circonstances exceptionnelles, telle que la direction d'un grand homme, a passé de continent en continent à travers le sang et le feu, guidant les peuples écrasés par une nature marâtre, libérant les intelligences arrêtées dans une lutte quotidienne. Autant il serait ridicule de croire les Romains inférieurs aux Grecs, parce que ceux-ci les ont devancés en civilisation, autant il est excessif de proclamer l'infériorité native du nègre vis-à-vis de ses frères aînés blancs et jau-

nes ou de reléguer parmi des exceptions des individualités remarquables comme celle de Booker.

Après l'amour et l'instruction, l'histoire relève un autre trait distinctif de notre race, c'est le dévouement et la fidélité.

« Règle générale, non seulement ceux de ma race n'entretenaient pas de ressentiment contre les blancs avant et durant la guerre, écrit Booker, mais encore il y a beaucoup d'exemples de nègres qui prirent un soin délicat de leurs anciens maîtres et maîtresses, tombés depuis la guerre, pour une cause ou une autre, dans le plus extrême dénuement. Je connais des cas où d'anciens possesseurs d'esclaves ont été, pendant des années, entretenus avec l'argent que leurs anciens esclaves leur versaient pour les garantir de la misère. J'en puis citer d'autres où d'anciens esclaves ont pourvu à l'éducation des descendants de leurs maîtres d'autrefois. Je sais que, sur une grande habitation dans le Sud, un jeune blanc, le fils de l'ancien propriétaire, fut réduit à une telle misère et à une telle inconscience par l'ivrognerie qu'il était devenu un objet de pitié. Et pourtant, malgré la pauvreté des hommes de couleur

eux-mêmes sur cette habitation, pendant des années ils ont fourni à ce jeune blanc toutes les nécessités de la vie. L'un donnait un peu de café ou de sucre, l'autre un peu de viande, et ainsi de suite. Rien de ce que possédait l'homme de couleur n'était trop bon pour le fils du vieux « Mars Tom ». Il n'avait pas le moindre mal à redouter tant qu'il resterait sur l'habitation quelqu'un qui aurait connu le vieux « Mars Tom ».

« J'ai dit qu'il y a peu de cas où un membre de ma race ait trahi la foi jurée. Un des plus beaux exemples de fidélité est celui d'un ex-esclave de la Virginie que je rencontrai il n'y a pas longtemps dans une petite ville de l'Ohio. J'appris que cet homme, par un contrat passé avec son maître, deux ou trois ans avant la Proclamation de l'Émancipation, s'était racheté de l'esclavage en promettant de payer une certaine somme annuelle. Pendant ces paiements, on l'autorisa à chercher où il voudrait un emploi à sa guise. Pensant qu'il aurait trouvé dans l'Ohio de meilleurs gages que partout ailleurs, il s'y rendit. Lorsque la liberté fut proclamée, il il devait encore à son maître une somme d'environ

trois cents dollars. Bien que la Proclamation de l'Emancipation l'eût délié de toute obligation, ce nègre franchit à pied la plus grande partie du chemin pour s'en retourner dans la Virginie, où vivait son maître, et placer dans ses mains les derniers dollars dus avec les intérêts. En parlant de cette affaire, l'homme me dit qu'il ne savait plus rien devoir ; mais il avait donné sa parole à son maître et sa parole ne lui avait pas été rendue. Il sentait qu'il n'aurait pu jouir complètement de sa liberté avant d'avoir rempli ses engagements. »

L'esclavage aux Antilles a connu des horreurs pires peut-être qu'en Amérique. L'histoire impartiale saura les faire retomber sur leurs véritables auteurs, les rapaces négociants de la métropole. Les colons, pour la plupart débiteurs ou commissionnaires du commerce métropolitain, pour satisfaire leur rapacité et sauver leur crédit, se voyaient dans la nécessité de tirer du nègre le sang de son sang. D'où des révoltes terribles, qui ont prouvé d'une façon éclatante que le nègre n'est pas tout à fait cet être impassible et bon enfant qui décore les marques de fabrique exotiques, une bonne face de chocolat

qui rigole entre les pointes de son faux-col blanc. On ne pourra guère citer un cas où un nègre ait subi un outrage injuste sans y répondre par la violence, l'incendie ou l'empoisonnement. Ce n'est guère moral, mais c'est comme ça. Quand on examine des faits, ce n'est pas le moment de se fourrer la tête sous le traversin pour proclamer que le soleil n'existe pas.

Mais par contre, lorsqu'il se trouvait des maîtres libres de tous engagements envers les usuriers du commerce métropolitain, on les voyait suivre leur nature généreuse et chevaleresque, et devenir pour leurs serviteurs de véritables pères de famille.

De tels maîtres recueillaient au centuple le bien qu'ils avaient semé. La torche incendiaire pouvait briller et les coutelas frapper dans l'ombre ; pas un seul de leurs esclaves ne désertait, pas un cheveu ne tombait de leur tête. Et quand la Révolution les forçait à gagner les îles voisines, parmi leurs esclaves, les uns abandonnaient femme et enfants pour les suivre à l'étranger, tandis que les autres continuaient la culture des terres et faisaient scrupuleusement tenir aux propriétaires les revenus de l'habitation.

Il est utile de rappeler ces faits pour montrer que déjà, dans le passé, une longue vie de misère subie en commun et de dévouement réciproque, nous avait tous préparés, noirs et blancs, à une union définitive sur des bases que ni l'ambition, ni l'ignorance ne pourraient ébranler.

En Amérique, comme aux Antilles, c'est aux efforts des philanthropes blancs que la race noire dut sa libération.

Après une guerre féroce contre les Sudistes, les Américains des Etats-Unis du Nord proclament l'Emancipation, en 1864. La civilisation compte une famille de plus. Le peuple noir entre dans l'espèce humaine, mais sans fortune et sans instruction.

En quelques heures, les grandes questions, avec lesquelles les autres races sont aux prises depuis des siècles, viennent d'être posées devant lui pour recevoir une brève solution.

Sans autre soutien que le dévouement de sa mère, le jeune Booker accepta la lutte. Dès l'âge de dix ans, il prend l'inébranlable résolution de s'instruire.

Quittant son district où il n'y avait ni maître ni

école, Booker suit sa mère dans la petite ville de Malden. Il est employé dans une mine de sel, puis comme domestique, à raison de 25 francs par mois, chez une dame revêche dont il s'attira l'amitié par une scrupuleuse exactitude.

C'est alors, vers l'âge de douze ans, qu'il eut le premier contact avec les livres.

Sa mère lui acheta un alphabet, et, par la seule tension de sa volonté, l'enfant apprit à lire. Quand on fonda une école à l'usage des hommes de couleur, il put suivre les cours du soir, puis ceux du jour.

Mais sans argent, sans vêtements, sans même un nom, il commença à révéler les traits de son caractère où se reconnaît le génie anglais, fait de bon sens pratique et de hardie décision. Il faudrait lire dans la traduction complète comment Booker se tira des nombreux embarras que la misère se plaît à semer devant les pas des déshérités pour admirer ce que peut la volonté même dans l'âme d'un enfant.

Tandis qu'il travaillait à la mine, il entendit parler d'une grande école pour les hommes de couleur. Cet établissement devait se trouver quelque part dans le Sud, il ne savait précisément où; il résolut aussitôt

de faire tous ses efforts pour s'y rendre. Une année et demie après, le voici en route pour l'école de ses rêves, l'Institut Normal de Hampton.

Après un douloureux voyage de cinq cents milles à travers des montagnes couvertes de neiges et des villes inconnues, où, repoussé de tous, il est obligé de passer la nuit sous des trottoirs, il arrive à Hampton épuisé et sans argent, mais plein de courage et d'espoir. Par malheur, la pension coûtait cinquante francs l'an. On ne pouvait le recevoir comme élève. Alors, il subit le plus curieux examen qu'on puisse citer. Pour connaître sa valeur, on lui fit balayer une chambre. Booker émerveilla son examinateur, et il fut reçu comme portier et domestique de l'Institut. Il fut ainsi autorisé à suivre les cours.

Après trois ans d'efforts, en juin 1875, à l'âge de 17 ans, il achevait le cours régulier de ses études.

En faisant, selon son excellente habitude, son examen de conscience, Booker reconnaît que les principaux bénéfices qu'il retira de son séjour à l'Institut peuvent être classés sous deux chefs :

1<sup>o</sup> « Contact avec un grand homme, le général

Armstrong, directeur de l'Institut, qui fut, selon moi, le caractère le plus rare, le mieux fait, le plus beau que j'aie eu le privilège de rencontrer.

2<sup>o</sup> « A Hampton, j'appris pour la première fois la valeur de l'éducation pour le perfectionnement de l'individu... je pris pour la première fois goût au sens qu'on donne à une vie de dévouement ; pour la première fois je reconnus que les hommes les plus heureux étaient ceux qui faisaient le plus pour rendre les autres heureux et utiles. »

Sans un sou en poche, lorsqu'il reçut son diplôme, il s'engagea comme garçon dans un hôtel d'été du Connecticut.

A la fin de la saison, il retourne à son ancienne demeure, à Malden, et on le choisit pour instruire la race de couleur. A la tâche, de huit heures du matin à dix heures du soir, il établit des cours de jour, de nuit, une classe de lecture, une autre de controverse. Le dimanche, il fait deux cours ; pour se reposer il donne gratuitement des leçons particulières à plusieurs jeunes gens qu'il prépare pour Hampton. Il passe ainsi deux ans à Malden.

A la fin de l'année 1878, il se rendit à Washington

faire huit mois d'études qu'il paya en travaillant comme garçon de café. Il commençait déjà à observer les mœurs de son peuple. Un jour il reçut une lettre d'un Comité blanc de Charleston. On lui demandait d'entreprendre une campagne pour que cette cité fût choisie comme chef-lieu d'Etat. Booker accepte et passe trois mois à faire des conférences. Charleston fut assez heureux pour remporter le prix et devenir le siège permanent du gouvernement.

Ce fut alors qu'on le poussa à entrer dans la carrière politique. Mais Booker pensa qu'on peut rendre service à sa race sans être député.

« Les tentations d'entrer dans la vie politique étaient si alléchantes que je fus sur le point d'y céder une fois, mais j'en fus empêché par le sentiment que mon aide serait plus rebelle si je concourais à poser une base solide pour les deux peuples, grâce à une généreuse éducation de la main, de l'esprit et du cœur.

... « La réputation que j'acquis comme conférencier durant cette campagne fit que nombre de gens se mirent à me pousser vers la carrière politique ; mais je refusai ; je pensais toujours que j'en pouvais

trouver une autre où montrer à ma race mon zèle et mon dévouement. A ce moment-là j'avais le profond sentiment que ce qu'il fallait surtout à notre peuple, c'était une base en éducation, en industrie, en propriété. Je sentais que le véritable terrain de la lutte était là plutôt que dans les performances politiques. Quant à moi-même, je croyais pouvoir réussir dans la vie politique, mais je comprenais que ce serait plutôt un succès égoïste, un succès personnel qui me ferait manquer à mon véritable devoir, qui était d'aider à jeter une fondation solide pour l'éducation des masses. »

Ces paroles seraient à commenter dans nos îles, où quelque Piron malicieux trouverait facilement la matière et les personnages d'une « Députomanie ».

Après son premier succès oratoire, Booker fut rappelé à Hampton pour y prononcer les « Discours après les Examens ». On lui confia ensuite, pendant l'été de 1879, l'éducation d'une centaine d'Indiens à demi-sauvages. Ce n'est pas sans de grandes appréhensions que le jeune nègre se mit en contact avec les fiers Peaux-Rouges.

# BULLETIN DE SOUSCRIPTION A DÉTACHER

ET A RENOYER

à M. H. JEAN-LOUIS Jeune, 4 bis, rue des Ecoles, PARIS

## UN PÉDAGOGUE NÈGRE VIE ET ŒUVRE DE BOOKER WASHINGTON

3 fr. 50

Par H. JEAN-LOUIS JEUNE

3 fr. 50

*Rédacteur aux " Annales Diplomatiques et Consulaires "*

*Nous, soussignés, déclarons nous inscrire au nombre des  
souscripteurs de votre ouvrage. Ci-joint le montant (1)  
de exemplaires (2), soit la somme de  
francs*

### Noms et Adresses

1	.....
2	.....
3	.....
4	.....
5	.....
6	.....
7	.....
8	.....
9	.....
10	.....

(1) Chèque sur Paris, mandat-poste ou timbres-poste français.

(2) Trois francs cinquante centimes le volume, rendu franc









